Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 9 (1976)

Heft: 2

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Gsteiger, Manfred / Francillon, Roger / Perrenoud, Marianne

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Jacques Body, *Giraudoux et l'Allemagne,* Didier, Paris, 1975 (Publications de la Sorbonne, Littératures 7; Etudes de littérature étrangère et comparée, N° 70), 522 p.

Giraudoux l'a dit, et à bien des reprises : l'Allemagne, pour lui, n'est pas un simple thème littéraire parmi d'autres, mais un sujet fondamental, une sorte de nœud existentiel au carrefour des grandes préoccupations morales, culturelles, artistiques et politiques. Encore faut-il préciser qu'il ne s'agit pas d'une Allemagne en elle-même et par elle-même, mais, à l'instar de Madame de Staël, d'une Allemagne qui se définit par rapport à la France. Ainsi Giraudoux pouvait-il parler de « ce démon franco-germanique qui me harcèle ou me cajole sans arrêt depuis le jour où j'ai franchi le Rhin » et déclarer péremptoirement en 1928 à l'occasion de la création de *Siegfried* : « La question franco-allemande est la seule question grave de l'univers. »

En dépit d'une certaine critique qui s'est obstinée à définir Giraudoux comme « typiquement » — et même exclusivement — français, les meilleures approches de l'écrivain et de son œuvre n'ont pas cherché à nier l'importance de l'Allemagne dans sa formation et dans son monde spirituel, bien au contraire ; tel est notamment le cas des études de Laurent Le Sage et de R. M. Albérès. Mais le livre de M. Body va plus loin qu'eux. D'abord c'est un inventaire complet de tous les éléments biographiques, bibliographiques, littéraires et historiques qui ont trait aux expériences et relations allemandes de Giraudoux. Cela s'échelonne des lectures, voyages et travaux du jeune germaniste élève de Charles Andler (dont la fameuse dissertation « Die Einheit von Fouqués *Undine* », un des points de départ de l'*Ondine* de 1939) jusqu'aux entretiens de celui qui avait été Commissaire à l'Information avec les représentants de la « politique culturelle » allemande dans le Paris occupé. On ne peut que louer la documentation précise et exhaustive mise à notre disposition, aussi bien dans le texte même de l'ouvrage que dans les notes et appendices (ainsi, pp. 470-482, une liste des livres empruntés par Giraudoux à la bibliothèque de l'Ecole normale supérieure entre 1903 et 1912). Grâce à M. Body nous savons maintenant sinon tout du moins presque tout concernant les « rapports de fait » entre Giraudoux et l'Allemagne.

La perspective adoptée par M. Body est donc celle de la littérature comparée, une perspective qui n'implique point, comme on prétend parfois, une méthode spécifique dite « comparatiste », mais qui signifie simplement que le critique ne perd pas de vue le caractère interculturel et interlinguistique de son sujet. La vie et l'œuvre de Giraudoux constituent à cet égard un thème privilégié, ou, pour employer les termes de M. Body : « Les douaniers, les frontières, les mariages franco-allemands ont une place trop importante dans l'œuvre de Giraudoux pour qu'on puisse négliger ces indications convergentes : non seulement les principes de la littérature comparée ont reçu l'assentiment de Giraudoux, mais son œuvre même s'est placée dès sa création sous les feux croisés de l'explication comparative. » Cette explication, toutefois, ne se limite pas au « positivisme » répondant

à la question traditionnelle des « sources allemandes » de Giraudoux. M. Body ne se borne pas non plus à une étude de l'image de l'Allemagne chez Giraudoux, bien que ce problème tienne une large place dans son livre. En prenant comme point de départ l'étude psychocritique de Charles Mauron (*Le théâtre de Giraudoux,* 1971) il propose un « déchiffrement » de la biographie et des œuvres de Giraudoux à la lumière du mythe allemand, ou plus exactement du mythe de « l'âme franco-allemande » évoquée si souvent par l'écrivain. « Le caractère idéologique des images nationales lui permettaient d'attribuer aux réalités nationales des significations arbitraires, et de projeter sur le couple France-Allemagne un système dialectique de valeurs équivalentes. » A la psychocritique de type « orthodoxe » se substitue donc une démarche qui établit une corrélation entre le psychisme de l'auteur d'une part, certaines catégories historiques et sociales de l'autre. Il est intéressant de constater, en suivant M. Body, que la catégorie de nation, si essentielle chez Giraudoux, se trouve mise en cause à la fin de sa vie par une nouvelle idée, celle des classes sociales.

Dans son ensemble, le livre de M. Body constitue non seulement un ensemble de documents de grande valeur, mais propose une lecture de Giraudoux originale et perspicace. A son importance dans le cadre des études giralduciennes s'ajoute un intérêt méthodologique certain. Les erreurs ou les fautes de transcription, notamment pour ce qui concerne les noms et titres allemands, sont peu nombreuses (ainsi faut-il ajouter dans la bibliographie aux *Fünf Essays* de Robert Minder le titre de cet ouvrage, *Kultur und Literatur in Deutschland und Frankreich*). Ce qui est bien plus grave que de tels détails, c'est que M. Body n'ait pas pensé à identifier le journaliste et critique allemand Peter Panter dont il parle aux pages 297 s. de son livre. Ce nom fait son apparition dans le contexte des réactions allemandes face à la création parisienne de *Siegfried.* En se basant sur un article de revue de Marc Chadourne, M. Body fait état de « l'article de Peter Panter (cité par Marc Chadourne sans référence) : 'Comment apparaissons-nous dans la pièce de M. Giraudoux ? Claquant des talons.' Et de s'indigner que des officiers généraux parlent comme de braves sous-officiers. Une fois encore, constate M. Body, « le réflexe nationaliste conduit un journaliste à se sentir visé lorsque la caste militaire de son pays est mise en cause ».

Cette constatation est fausse. L'erreur semble déjà évidente quand on sait que Peter Panter fut un des nombreux pseudonymes de l'écrivain antifasciste et pacifiste militant Kurt Tucholsky, une des gloires du journalisme allemand à l'époque de la République de Weimar, et elle est plus évidente encore quand on lit l'article en question (« *Siegfried* » *oder der geleimte Mann,* paru dans la *Vossische Zeitung* du 23 mai 1928 ; voir Kurt Tucholsky : *Gesammelte Werke,* herausgegeben von Mary Gerold-Tucholsky und Fritz J. Raddatz, Band II, Hamburg : Rowohlt 1961, pp. 1136-1139). Il est vrai que Tucholsky, qui avait assisté à la création de la pièce, regrette le côté schématique des Allemands apparaissant sur la scène parisienne, en disant : « Wie stehen wir da ? Hackenknallend. » Mais il dit du même coup : « Vieles trifft ins Herz. » Ce qui est important : malgré une certaine réticence quant à la forme dramatique et aux personnages de Giraudoux, Tucholsky approuve hautement l'appel fondamental de la pièce : « Das Stück von Jean Giraudoux ruft, und wir nehmen den Ruf auf : es werde, trotz allem, Licht ! » En d'autres termes, c'est le nationalisme français, générateur de l'image d'un Allemand typique claquant des talons, et comparable au nationalisme allemand coupable du même type de terribles simplifications, que Tucholsky rend responsable des malentendus qui règnent entre les deux nations (« Wir kennen uns nicht. Wir hassen

uns falsch : die Nationalisten beider Länder haben sich Schiessbudenfiguren aufgebaut, nach denen sie zielen... »). Ainsi la critique même émise par Tucholsky prend une signification presque diamétralement opposée à l'interprétation qu'en donne M. Body. Peut-être est-il permis d'avancer ici une petite hypothèse: M. Body, en se fiant à l'article de Marc Chadourne, est devenu à son tour, et sans le savoir, la victime du nationalisme de sa source : Chadourne, en bon Français des années vingt, attribue l'attitude quelque peu négative de Peter Panter presque automatiquement et sans réfléchir au nationalisme régnant.

Il va de soi que ces remarques ne visent nullement à déprécier le très beau livre de M. Jacques Body. Qu'elles expriment simplement l'idée que le dossier « Giraudoux et l'Allemagne » n'est pas clos et qu'en particulier le problème de l'image que l'Allemagne s'est faite de Giraudoux peut encore nous réserver des surprises.

Manfred Gsteiger.

Edouard GUITON, *Jacques Delille (1738-1813) et le poème de la nature en France de 1750 à 1820,* Klincksieck, Paris, 1974 (Publications de l'Université de Haute-Bretagne), 656 p.

Etonnante gageure que celle de consacrer une étude de plus de six cents pages à l'abbé Delille, si bien tombé dans l'oubli qu'il n'est plus guère que mentionné dans les histoires littéraires. Mais il faut dire d'emblée que l'entreprise de M. Guiton est réussie en tout point. Ce n'est pas une monographie qu'il nous offre, c'est vraiment un historique pénétrant de la poésie française de 1750 à 1820, c'est même, au-delà de l'histoire d'un genre, celle de la sensibilité littéraire à la fin de l'ancien régime, sous la Révolution et sous l'Empire. Certes l'analyse de l'œuvre de l'abbé Delille ne sert pas seulement de prétexte : elle occupe le centre de cette vaste étude. Et le critique a voulu et réussi à faire revivre à la fois l'homme et l'œuvre. La sympathie que M. Guiton éprouve pour le poète ne l'empêche pas d'en montrer les limites et l'échec final. Mais son jugement repose sur des bases solides et ne doit rien aux *a priori* que nous avons hérités de Sainte-Beuve. En outre, c'est toute une galerie de portraits littéraires oubliés qui resurgit à la lecture de ce livre : Louis Racine, le cardinal de Bernis, Thomas, Saint-Lambert, Roucher, Lemierre, Fontanes pour n'en citer que quelques-uns. En nous livrant l'histoire d'un genre — la poésie descriptive — en en analysant la problématique esthétique, en en montrant l'originalité et les faiblesses, M. Guiton comble une grave lacune dans nos connaissances littéraires et nous permet de mieux mesurer, grâce à sa « radiographie d'un échec », l'apport réel de la révolution romantique.

« Suivre dans son déroulement la carrière d'un homme et étudier la vie d'une forme littéraire depuis sa naissance jusqu'à sa mort », tel est le double objectif de M. Guiton. Cette dualité, qui eût pu être source de disparité, lui permet au contraire un constant va-et-vient entre l'auteur et son époque. Tout au plus peut-on lui reprocher certaines redites bien excusables. Mais une telle démarche met admirablement en lumière les problèmes de la création poétique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et rend compte d'un climat littéraire où le jeu des influences, chez des auteurs talentueux mais sans génie, exerce un rôle prépondérant.

Etrange carrière que celle de l'abbé Delille qui, pendant plus de quarante ans, fut considéré comme le prince incontesté des poètes ! Entré en poésie sous l'égide

de Louis Racine, de Fréron et de le Franc de Pompignan, il ne tarde pas à se détourner de ces modèles qui mènent la lutte antiphilosophique pour rallier l'autre clan, au risque de s'aliéner les faveurs du pouvoir. Son *épître sur les Voyages* lui vaut aussi bien les compliments de Voltaire, qui voit en lui « un excellent citoyen et un grand poète », que l'hostilité de Louis XV qui refusera de ratifier son élection à l'Académie française où il ne sera reçu qu'à l'avènement de Louis XVI. Contrairement à ce que l'on a souvent prétendu, Delille écrivait lentement, polissant ses ouvrages avant de les livrer à l'impression. Sa traduction des *Géorgiques* (1769) l'occupa plus de douze ans : elle lui valut instantanément la gloire, et un poste au collège de France. M. Guiton analyse avec finesse l'apport et les limites d'un tel ouvrage. Les adversaires de Delille l'attendaient du reste à l'épreuve de la création qu'il semble avoir différée le plus longtemps possible. En 1782, ses *Jardins* consacrèrent sa renommée : ils répondaient à la sensibilité de cette époque qui est celle du Petit Trianon, au goût d'une nature culturalisée, aux contradictions d'une société qui, marquée par Rousseau, aspirait au retour à la nature mais refusait la nature sauvage. Ce poème descriptif en quatre chants, que les jeunes romantiques du *Conservateur littéraire* liront encore avec admiration, est un des meilleurs textes du préromantisme. Dès lors, Delille est un homme arrivé : choyé par la société aristocratique, il est un personnage bien en cour. Aussi ne supportera-t-il pas les bouleversements de la Révolution. Décrié comme un lâche par certains de ses biographes, proclamé héros après coup par les partisans des Bourbons, Delille semble bien dans ces circonstances avoir été poussé plus par ses intérêts financiers que par des problèmes de conscience. Si M. Guiton cherche à étayer la thèse de la dignité de l'artiste qui ne veut pas se compromettre dans la mêlée, il n'en avoue pas moins l'extrême âpreté au gain du prince des poètes. Son tardif exil (1795-1802) en Suisse, en Allemagne et en Angleterre apparaît davantage dicté par des rancunes mesquines envers un régime qui l'a dépouillé de ses avantages matériels que par de profondes considérations politiques. La publication de son *Homme des Champs,* en 1800, suscite de violentes controverses de nature plus politique que littéraire. Rentré en France en 1802 et y refusant l'aumône de l'Etat, il n'a plus que sa plume pour vivre : c'est pourquoi il va publier coup sur coup ses traductions de l'*Enéide* et du *Paradis perdu* et ses deux grands poèmes de l'Homme (*L'Imagination*) et de la Nature (*Les Trois Règnes de la Nature*). Mais ces ouvrages sont loin de faire l'unanimité et, même s'ils constituent des succès de librairie, ils sont déjà d'un autre âge. Ils consomment l'échec du grand poème de la nature dont avait rêvé André Chénier: ainsi, loin de faire la synthèse de la science des Lumières, les *Trois Règnes de la Nature* apparaissent comme une sorte de vaste compilation et comme un palmarès purement énumératif.

Histoire d'un homme et d'une œuvre, mais aussi, nous l'avons dit, histoire d'un genre. Guiton part des épopées théologiques de la première moitié du siècle (*Poème sur la Grâce* et la *Religion* de Louis Racine, la *Henriade* de Voltaire), animées par les convictions profondes de leur auteur. Chez les deux poètes, quelles que soient leurs divergences et leur degré de réussite, la poésie prend sa source « dans les couches souterraines de la conscience » (comme René Pomeau l'a montré pour Voltaire). Au milieu du siècle, la poésie piétine et stagne dans des productions d'un didactisme fâcheux. On attend le poète qui soit capable de faire passer dans ses vers les conquêtes de l'esprit philosophique. C'est le but d'un Helvetius dans le *Bonheur* qu'il ne pourra achever et de Saint-Lambert dans les *Saisons* (1769). Ce dernier donne dans sa préface la poétique du genre nouveau : le poème descriptif. Il s'agit pour ce disciple ardent des Philosophes, auteur de l'article *Génie* de l'Encyclopédie, de faire profiter la poésie des conquêtes de la

raison : la description devient « un hommage du lyrisme à la science ». Louable projet ! Mais la réalisation est loin de répondre aux promesses de la préface : contradictions entre un athéisme militant et des hymnes au dieu de la Nature qui sonnent faux (« il y croit sans doute », ironisait Diderot), et, reproche plus grave, incapacité de trouver une forme nouvelle adéquate à l'originalité de la pensée. Saint-Lambert rime comme Boileau. Néanmoins, ses *Saisons*, quel qu'en soit l'échec intrinsèque, ont ouvert la voie au poème descriptif qui s'épanouira dans les années 1770-1790. En 1779 paraissent deux recueils importants, *Les Fastes* de Lemierre et *Les Mois* de Roucher : l'échec partiel de ces deux œuvres peut aussi s'expliquer par des raisons formelles. La philosophie des Lumières, pour être intégrée à la poésie, nécessitait une démarche associative. Or la poésie restait tributaire d'une conception discursive et le poète, prisonnier d'une perspective didactique, ne pouvait trouver un souffle lyrique qui aurait exalté les conquêtes de l'esprit humain. Les tentatives formelles de Roucher pour rompre la monotonie de l'alexandrin ne préfigurent que très maladroitement celles d'un Hugo. Et si l'abbé Delille, dans les *Jardins,* parvient à assouplir la versification, il reste lui aussi captif d'un sensualisme qui se maintient à la surface des choses. La croyance au seul *hic et nunc* réduit finalement le poète à n'être qu'un « peintre de la réalité » et sa nostalgie relève d'un pur hédonisme. Enfin — et là M. Guiton ne met peut-être pas assez en lumière cet aspect — le contexte socio-culturel rabaisse le poème de la nature au rang de l'idylle dont le poète suisse Gessner était alors le représentant le plus illustre et dont le paternalisme philanthropique ne pouvait être qu'en contradiction avec le courant de pensée issu de l'Encyclopédie. Témoin en est l'usage de la mythologie que les poètes de cette époque, à la différence de leurs successeurs, n'ont pas réussi à ressusciter et à adapter au monde moderne et qui n'apparaît à distance que comme un magasin d'accessoires. Ce sont toutes ces considérations qui expliquent également l'échec d'un poète aussi génial qu'André Chénier. M. Guiton développe habilement la thèse selon laquelle l'auteur de *L'Hermès* et de *L'Amérique,* même s'il avait survécu à la Terreur, n'aurait pu mener à chef ces deux épopées grandioses. Peu importe d'ailleurs ! Car, malgré son caractère fragmentaire, l'œuvre de Chénier, publiée en 1819 seulement, devait sonner le glas de l'influence de Delille. Les jeunes romantiques découvraient en effet dans l'auteur des *Iambes* le seul poète qui avait découvert que « dans un monde où la matière est la substance unique, la poésie est la seule voie de salut ».

Roger Francillon.

Zobeidah Youssef, *Polémique et Littérature chez Guez de Balzac,* Nizet, Paris, 1972, 455 p.

Depuis la publication, en 1624, de ses *Lettres* qui établirent sa renommée d'*unico eloquente* jusqu'à la Querelle des sonnets en 1649, Guez de Balzac n'a cessé de faire entendre sa voix originale dans les polémiques littéraires de son temps. Il a été ainsi directement mêlé à l'effort doctrinaire de cette première moitié du XVIIe siècle et a apporté une contribution non négligeable à la formation du classicisme. C'est ce que Mme Youssef met remarquablement en évidence dans sa thèse.

Dans une première partie, elle se livre à une étude diachronique des diverses querelles auxquelles Balzac a participé. Les bras vous tombent devant la fréquente

petitesse et la mesquinerie des polémistes de cette époque, et la minutie de Mme Youssef accentue encore cet aspect, sans faire ressortir toujours l'intérêt général que de telles disputes peuvent avoir encore aujourd'hui sur le plan de l'esthétique. C'est particulièrement le cas du chapitre I où sont examinées les polémiques suscitées par la parution des Lettres dorées. Plus net apparaît l'intérêt des disputes postérieures à 1632 : Balzac est alors retiré en Charente, à l'écart des coteries parisiennes. On le consulte comme un oracle et ce ne sont plus ses propres ouvrages qui sont en jeu. Il peut donc viser à une certaine objectivité et son bon sens fait autorité. C'est le cas dans la polémique qui l'oppose au théoricien hollandais Heinsius qui venait de publier son *Herodes Infanticida,* tragédie latine. En proscrivant le mélange des éléments chrétiens et païens au théâtre, et en postulant le respect de la vraisemblance historique au niveau de la propriété des mœurs, Balzac impose aux doctrinaires français une règle qui finira par être admise de tous les dramaturges classiques. De même, lors de la Querelle du *Cid,* bien qu'ami de Scudéry et de Chapelain, Balzac n'hésite pas à prendre le parti de Corneille, même s'il le fait avec des précautions oratoires : « sçavoir l'art de plaire ne vaut pas tant que sçavoir plaire sans art. » Pour Balzac, comme plus tard pour le Molière de la *Critique* ou le Racine des *Préfaces,* c'est le public qui a raison contre les théoriciens. En cela donc, Balzac est plus proche des grands créateurs classiques que Chapelain, quoique, comme le montre judicieusement Mme Youssef, les *Sentiments de l'Académie* soient un texte censuré et que la correspondance entre Chapelain et Balzac fasse apparaître clairement que le premier portait dans l'intimité un jugement beaucoup plus nuancé sur le chef-d'œuvre de Corneille.

Deux ans plus tard, Balzac est à nouveau consulté lors de la Querelle des *Supposés* de l'Arioste, qui opposait deux clans de l'Hôtel de Rambouillet dirigés l'un par Voiture et l'autre par Chapelain : l'oracle de la Charente est ainsi amené à établir une théorie de la comédie qui frappe par l'accord qu'elle peut avoir avec les vues exprimées vingt ans plus tard par Molière. Pour Balzac, le style médiocre vaut le style sublime et demande autant d'art au dramaturge. La comédie doit imiter habilement le désordre de la nature et si elle doit instruire, elle ne doit pas déclamer, mais corriger les mœurs en faisant rire les honnêtes gens. A nouveau, c'est l'effet produit sur le public qui seul importe. De telles idées préparent l'attaque contre le pédantisme que constitue la satire du *Barbon,* dans laquelle Balzac s'en prend vertement aux érudits pointilleux.

La dernière querelle à laquelle ait participé Balzac, après sa retraite au couvent des Capucins à Angoulême, est la célèbre affaire des sonnets qui mit aux prises partisans de Voiture et de Benserade. *L'unico eloquente* y joue son rôle d'académicien : ami de Vaugelas, il donne à son analyse minutieuse des deux sonnets une orientation nettement linguistique, se référant constamment à la notion d'usage. En outre, non sans un certain pédantisme, il condamne le jeu de la poésie précieuse qui néglige le sens et ne fait le plus souvent que jouer sur les mots, précurseur en cela du rationalisme classique.

Après cette étude de type analytique, dans laquelle Mme Youssef nous livre une information très riche et très solide, une synthèse nous est proposée des aspects les plus importants de l'attitude de Balzac face aux problèmes littéraires. Ce qui en ressort particulièrement, c'est la liberté de Balzac à l'égard des modes de son temps et son originalité dans le débat théorique des années 1630-1650. Loin d'être fasciné par les Anciens, Balzac ne reconnaît comme autorité que sa raison ; loin d'être prisonnier des règles théoriques, il met l'accent sur la vision d'ensemble d'une œuvre dans laquelle les parties doivent être en rapport avec le tout ; loin de

croire aux vertus uniques de l'art, il insiste sur l'aspect irrationnel du génie. Bref, Balzac se fait une conception dynamique de la littérature : il met en lumière la visée propre à toute œuvre d'art en rappelant à maintes reprises le fait en apparence banal mais trop souvent oublié de ses contemporains, qu'une pièce de théâtre est faite pour être jouée et il souligne la nécessité d'une adéquation parfaite entre le ton, le style et le genre littéraire. Enfin, tout en étant partisan de la moralité de l'art, il exige que l'instruction morale soit non plaquée sous forme de sentences mais soit intégrée à l'œuvre, que le message de l'auteur se dégage de la forme littéraire même.

Dans la dernière partie de son étude, Mme Youssef examine avec soin les différents *courants de pensée et les influences qui expliquent les positions prises par Balzac dans ses polémiques littéraires.* S'il est normal que *l'unico eloquente* ait été fortement marqué par la lecture des théoriciens latins de l'*ars dicendi* comme Cicéron et Quintilien, ou qu'il ait subi malgré lui l'influence du néo-stoïcisme dont son époque était imprégnée, il garde sa liberté à l'égard des mouvements littéraires les plus importants de son temps pour devenir avec les années une sorte de sage. Toutefois il en a subi le contrecoup : s'il n'adhère pas complètement aux vues de Malherbe, il n'en est pas moins partisan de sa réforme et donne parfois dans le purisme. Bien qu'il ait peu fréquenté l'Hôtel de Rambouillet, ses rapports avec les mondains le préservent d'un penchant marqué pour le pédantisme. Il cherche ainsi à concilier son goût pour l'érudition auquel il peut donner libre cours dans sa correspondance avec Chapelain et les qualités propres à l'honnête homme acquises dans la fréquentation du chevalier de Méré.

En conclusion, Mme Youssef montre bien l'originalité de Balzac dans ses attitudes littéraires : plus proche de Corneille, de Racine et de Molière que des doctrinaires de son temps, il a pu influencer des théoriciens du théâtre comme La Mesnardière et d'Aubignac, mais il ne leur doit rien. On eût souhaité pour finir que l'auteur de cet ouvrage si riche montre davantage l'intérêt qu'un Guez de Balzac peut avoir encore aujourd'hui, où nous reposons souvent les mêmes problèmes sous d'autres formes. Mais il eût fallu pour cela donner une autre perspective à cette étude de caractère purement historique.

Roger Francillon.

Béatrice GROTZER, *Les archives d'Albert Béguin.* Inventaire établi en collaboration avec Pierre Grotzer, La Baconnière, Neuchâtel, 1975, 396 p.

C'est la masse importante d'une demi-tonne de papiers : manuscrits, lettres et documents divers que laissa Albert Béguin à sa mort, en 1957. Mme Béatrice Grotzer nous présente aujourd'hui l'inventaire de ces papiers, rendant consultables et utilisables par les chercheurs des documents fort précieux qui, jusqu'à ce jour, ne pouvaient permettre que les découvertes aléatoires et incomplètes que créaient leur dispersion et leur désordre. Ces archives sont maintenant rassemblées, classées et conservées (dans 347 cassettes) chez Mme Raymonde Béguin-Vincent. Elles seront microfilmées et d'ici peu consultables à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds.

Dans une introduction très intéressante à cet inventaire, M. Pierre Grotzer nous retrace brièvement l'*histoire de ces archives*, expliquant entre autres les raisons de leur dispersion, due aux nombreux déménagements d'Albert Béguin ainsi qu'à ses

activités spatialement diversifiées. Pour lui, cet inventaire est un complément indispensable aux *Ecrits d'Albert Béguin* (La Baconnière, Neuchâtel, 1967) qu'il a publié lui-même, et auquel il a déjà ajouté un *Supplément...* (La Baconnière, Neuchâtel, 1973).

La première partie de cet ouvrage est consacrée à un *inventaire biographique,* présentant d'abord des documents personnels tels que des photos d'A. Béguin et de sa famille, des documents officiels, diplômes et tout autre papier et souvenirs le suivant dans sa vie privée. *Albert Béguin étudiant* permet par exemple d'approcher ses activités bellettriennes à Genève. Puis, avec *Albert Béguin professeur,* nous entrons dans une phase importante de sa carrière à Bâle et à l'étranger ; les listes de ses cours et séminaires donnent des indications précises sur l'orientation de son enseignement. Notons à ce propos que ses cours n'étaient pas rédigés et que seuls des plans et des notes s'y rapportant ont été conservés. Il en est de même pour les textes de ses conférences (voir : *Albert Béguin conférencier*). Mme Grotzer a reconstitué grâce à des notes les « périples et les sujets de trois tournées de conférences », en Espagne et au Portugal (1944), au Canada (1953) et en Italie (1955), ainsi que ceux de conférences diverses prononcées en de multiples endroits.

Albert Béguin conseiller littéraire et directeur (1936-1957) nous donne l'occasion de le suivre comme coéditeur des *Annales Suisses,* puis comme directeur des *Cahiers du Rhône,* d'*Esprit* et enfin de la *Société des Amis de Georges Bernanos.*

L'*Inventaire analytique des écrits* double, nous l'avons mentionné, les *Ecrits d'Albert Béguin.* L'introduction à ce chapitre indique la parenté de ces deux ouvrages (cotation identique par exemple) tout en signalant les textes inédits et la façon de les repérer et de les situer dans l'œuvre d'Albert Béguin.

Le dernier chapitre de l'inventaire : l'*Index général des correspondants,* est très riche et apportera, lui, de nombreuses informations nouvelles. Car, des 11 150 lettres inventoriées, réparties entre 2266 correspondants, très peu ont été publiées.

Albert Béguin conserva dès le début de sa carrière les lettres qui lui furent adressées et commença même de les classer, tantôt par correspondants tantôt thématiquement. Mme B. Grotzer a conservé dans la mesure du possible cet embryon de classement, mais a dû renoncer à un classement thématique général (manque de moyens matériels, mais aussi un certain risque de disperser la correspondance d'un même auteur, plusieurs lettres ayant trait à de multiples sujets). L'introduction à cet Index général est particulièrement utile au bon usage de l'inventaire et donne une idée parfaite du mode de classement, de la façon de repérer soit les auteurs soit les « collectivités auteurs », grâce à des renseignements précis d'ordre pratique.

L'absence d'un index analytique général, qui n'aurait fait qu'alourdir l'ouvrage inutilement, sera aisément pallié par la consultation systématique des deux derniers chapitres. Concluons rapidement en nous félicitant de trouver ici un ouvrage clair, d'une consultation aisée grâce à la simplicité du classement et aux diverses introductions et commentaires qui le rendent particulièrement maniable. Sans ce type d'ouvrage, un fonds d'archives reste mort : le désordre ne fait qu'y croître au fur et à mesure des « fouilles » des chercheurs. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le fait que cet ouvrage apportera des renseignements à tous les amateurs d'histoire littéraire s'intéressant à la personnalité d'Albert Béguin mais aussi à l'histoire des idées et de la critique dont il fut, dès le début de sa carrière, une figure particulièrement marquante.

Marianne Perrenoud.

Jeanlouis CORNUZ, *Reconnaissance d'Edmond Gilliard,* L'Age d'Homme, Lausanne, 1975, 132 p.

Pour s'associer aux publications qui ont célébré le centième anniversaire de la naissance d'Edmond Gilliard, en octobre dernier, Jeanlouis Cornuz a choisi d'offrir au public soixante-dix-sept lettres qu'il a reçues de l'écrivain, de 1957 à 1968.

Cette correspondance est introduite par une mise en place critique, en trois chapitres, de l'homme et de l'œuvre. Dans le premier, intitulé « Les jours », Jeanlouis Cornuz donne les dates et les étapes importantes de la vie d'Edmond Gilliard, mettant l'accent sur les moments-charnières : l'enfance à Fiez, les études, Paris et la rencontre de S. U. Zanne, les années d'enseignement, l'activité de critique, d'éditeur, de conférencier, la longue retraite, marquée par les anniversaires qui, de cinq ans en cinq ans, jalonnèrent les dernières décennies comme autant d'hommages amicaux ou officiels.

Le deuxième chapitre, « Les livres », donne un bref aperçu des œuvres au fil de leur parution : Jeanlouis Cornuz ne se livre pas à une analyse, mais situe l'œuvre soit en citant tel commentaire critique qui salue sa parution, soit en extrayant quelques phrases-clés qui en posent le propos essentiel.

Pour définir, dans son troisième chapitre, « Les thèmes », l'auteur adopte la même méthode : s'appuyant sur d'abondantes citations, il retrace en quelque sorte l'itinéraire spirituel de Gilliard, partant de la quête passionnée du langage qui mène au divin, passant par l'accord de l'homme avec sa terre-mère, avec son lieu de naissance, avec ses passions et son âge, pour aboutir à la liberté. Et devant la difficulté à définir cette pensée qui ne prétend pas être un véritable système, Jeanlouis Cornuz de conclure : « Le plus simple serait donc d'achever par une sorte de lexique. » Celui-ci prend l'allure d'un recueil d'aphorismes, comme toute récolte de citations que chacun peut faire à son gré à travers l'œuvre de Gilliard. Le caractère définitif et percutant de la formule chez Gilliard est précisément ce qui rend difficile l'analyse proprement dite de cette « alchimie verbale ».

C'est vraiment dans les lettres qui forment la dernière partie, « Rencontre », que la figure de l'écrivain apparaît dans toute son envergure. L'homme de quatre-vingt-deux ans entame, à partir d'un prétexte fortuit, une confiante correspondance avec le jeune secrétaire de *Pour l'Art.* Deux générations, presque, les séparent, il faut le rappeler, tant cette amitié semble l'oublier. Ouverture à autrui, au présent, d'un homme qui refuse de regarder en arrière, plus il se voit approcher de la mort; « le souvenir est la crasse des vieux », écrivait-il déjà à Freddy Buache en 1950. On retrouve dans ces lettres la vigueur de la phrase, le plaisir du jeu avec les mots qui a pour but final la conquête de soi. « Ma peau est un épiderme d'âme. Tout malaise d'épiderme est symptôme d'une transe d'âme. » Entre les lettres, parfois, quelques lignes des *Carnets* de Jeanlouis Cornuz, situant telle lettre dans son contexte, restituant les réflexions suscitées par telle rencontre. D'abondantes notes accompagnent cette « Reconnaissance » qui porte en son titre même le double sens de ce que la langue allemande dissocierait en *Anerkennung* et *Dankbarkeit.*

Françoise Fornerod.